

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

---

NOTICE

SUR

AUGUSTE PATEY

LA GRAVURE — LA MONNAIE — LES MÉDAILLES

PAR

M. CH.-M. WIDOR

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Lue dans la séance publique annuelle du samedi 29 novembre 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

Bibliothèque Maison de l'Orient



165798

# AUGUSTE PATEY

LA GRAVURE — LA MONNAIE — LES MÉDAILLES

PAR

M. CH.-M. WIDOR

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

---

Voici ce que dit Aristote :

« Lorsque l'usage de la monnaie se répandit dans le monde, le monde fut délivré de l'embarras des continuel mesurages. »

Terrible embarras en effet. Comme moyens d'échange, les traficants de la préhistoire n'avaient que le métal sous forme de lingots, dont seuls la matière et le poids déterminaient la valeur. Quant aux « continuel mesurages », une peinture de la vieille Égypte nous en conserve un instantané : de hautes balances ; dans l'un des plateaux, le métal ; dans l'autre, un animal couché, brebis ou mouton ; à droite, l'acheteur équilibre le balancier ; à gauche, le vendeur prend des notes. Le métal est ici sous forme de rondelles évidées dans le centre. Au cours des siècles,

\*

pour en faciliter le maniement, les lingots avaient dû passer au laminoir.

A quelle époque remonte l'idée, à qui attribuer la création d'un instrument d'échange portant estampille, ayant une forme, un poids, une valeur déterminés ? Hérodote l'attribue aux rois de Lydie, sept cents ans avant notre ère. Vainqueurs des Lydiens, conquérants du pays, héritiers de sa civilisation, de ses mœurs, de ses pratiques, les Perses s'empressèrent d'affecter à leurs mercenaires la monnaie d'or pour l'armée de terre, la monnaie d'argent pour la flotte.

L'usage ne devait pas tarder à s'en généraliser. De l'Asie, il gagna la Grèce, la Sicile, l'Étrurie, le sud de la Gaule et toutes les côtes de la Méditerranée. Alors que la Perse conservait l'or comme étalon, que la Grèce frappait ses pièces en argent, la République romaine n'usait encore que du cuivre. Mais, avec l'empire, la colossale puissance de la Rome nouvelle demandait des moyens nouveaux, entre autres, la réorganisation de ses finances. De là, sur les bords du Tibre, comme aujourd'hui au bord de la Seine, un Hôtel des Monnaies sous la direction d'un triumvirat *tres viri auro, argento, æri flando feriundo*, l'or et l'argent toujours à un titre très élevé et sans alliage. Bientôt toutes les provinces du vaste empire, toutes leurs capitales eurent des Hôtels des Monnaies : Lyon, Tarragone, Carthage, Alexandrie, Antioche, Thessalonique...

A Rome, l'Hôtel se trouvait à côté du temple de *Junon Moneta*, d'où le terme de *Monnaie*.

Je continue à faire de l'histoire.

Longtemps avant le monnayage, les Grecs travaillaient en *creux* la pierre et le métal, afin d'obtenir en *relief*, sur l'argile ou la cire, l'empreinte de leurs sceaux (1).

De même procédèrent-ils avec le métal lorsqu'ils fondèrent leurs officines d'État avec leurs services de *fonctionnaires*, je ne dis pas d'*ouvriers*, car ils pratiquaient le cumul, ces avisés concitoyens d'Aristote, à la fois monnayeurs et orfèvres, employés et patrons. Tel ce Démétrios que citent les *Actes des Apôtres*, qui, dans les rues d'Ephèse, lâchait sa bande d'apprentis criant, vociférant contre saint Paul dont les prédications, disait-il, menaçaient son commerce. Tel aux temps mérovingiens, le bon saint Éloi, monnayeur et orfèvre avant d'être évêque.

Les Grecs n'ont connu que la *monnaie* ; or, les Romains ont encore frappé des pièces d'apparat, de grands *médillons* d'or et d'argent, pièces commémoratives, effigies d'eux-mêmes que les empereurs octroyaient à leurs familiers. Des médillons de même module, mais de bronze ceux-là, figuraient sur les enseignes militaires montrant l'image du souverain, objet d'un culte public : « Ce furent ces enseignes dont la vue souleva le peuple de Jérusalem, lorsque Ponce Pilate eut fait entrer dans la ville les légions romaines. C'est aussi ce qui coûta la

---

(1) Ils se contentèrent, tout d'abord, du *relief* pour les figures, laissant en *creux* lettres et chiffres, d'une reproduction plus délicate.

Ainsi fut démontrée la supercherie archéologique de la « tiare de Saïtapharnès » qu'il s'agissait de faire acheter par le Louvre. La scientifique querelle se termina par la preuve du faux que démontrait le *relief* de l'inscription. L'auteur de la tiare fut découvert, un Russe, dont l'*Illustration* a donné le portrait dans son numéro du 25 avril 1903.

vie à tant de chrétiens, au temps des persécutions, ceux-ci refusant de rendre aux enseignes un culte que leur interdisait leur religion (1). »

Quant à la *médaille*, elle caractérise la Renaissance (2). On la doit à ce Pisanello, de Vérone, peintre-sculpteur et fondeur qui eut l'idée de fixer sur le bronze les traits des nobles seigneurs et des belles dames de son temps. Il y réussit et le retentissement de son succès traversa les Alpes. Lyon, ville de banquiers, de joaillers, d'imprimeurs, avait aussi ses peintres-sculpteurs et fondeurs (3). La médaille de Charles VIII et Anne de Bretagne a été frappée à Lyon, et si elle ne peut être comparée aux bronzes de Pisanello, du moins témoigne-t-elle d'un art prêt à s'épanouir.

\*  
\* \*

Charlemagne avait installé ses monnayeurs *dans son palais de la Cité...* Saint Louis logeait des religieux *dans ses anciens bâtiments monétaires*, au Marais..... voilà tout

---

(1) Fr. Lenormant *Monnaies et Médailles* (Quantin, édit.).

(2) L'expression *ni sou ni maille* vient du terme bas-latin *Medalia* appliqué au demi-denier, à l'obole dont le Français du moyen âge a fait *Méaille* et l'archéologie *Médaille* (J. Babelon).

(3) En 1451, lorsque la prise de Bordeaux eut mis fin à la guerre de Cent ans et libéré le territoire, un financier patriote, qui fut peut-être Jacques Cœur, fit frapper, pour célébrer ce mémorable événement et en conserver le souvenir, une série de médailles d'or aux types variés. Elles portent d'un côté l'écu de France timbré de la couronne royale et surmonté d'un K également couronné, du nom de Karolus, de l'autre, une croix fleuronnée, cantonnée de quatre fleurs de lys et contenue dans un encadrement gothique (Lenormant).

ce que nous savons du Moyen âge. Depuis plusieurs siècles, l'Hôtel des Monnaies se trouvait rive droite, à proximité du Louvre ; or, sous la régence, le vétuste édifice menaçant ruine, il devint urgent de le remplacer.

La bibliothèque du quai Conti conserve le plan de 1750 comprenant non seulement l'édifice actuel en façade sur la Seine, mais, avec l'achat des maisons voisines, l'aménagement de tout le quartier. Le 16 avril 1768, Louis XV, en ordonnait l'exécution. Des deux bâtiments portant le nom d'Hôtel de Conti, le plus important fut démoli, l'autre existe encore au fond de l'impasse, en sorte d'annexe. Il s'est appelé successivement *petit Hôtel Guénégaud*, *petit Hôtel de Caumont*, *petit Hôtel de Conti*, et finalement *Hôtel de Laverdy*, du nom du ministre d'État qui l'habita jusqu'à la Révolution.

Architecte de l'ancienne Monnaie, l'auteur du projet approuvé par le Roi, Jacques-Denis Antoine s'était déjà fait remarquer par divers travaux, soit en France, soit à l'étranger. Lorsque, en 1776, il devint membre de l'Académie royale d'architecture, pouvait-il se douter que, vingt-trois ans plus tard, cette Académie viendrait prendre place à côté de son chef-d'œuvre, et qu'ayant siégé lui-même avec cette académie au Louvre, il siégerait ici-même, avec elle sous cette coupole ?

Les Mémoires du baron de Méneval nous montrent Jacques-Denis Antoine sous un aspect généralement insoupçonné.

Méneval achevait des études au collège Mazarin, quand la Révolution en chassa maîtres et élèves. Un vague désir l'attirait vers le théâtre. Il est aimablement accueilli par

le doyen des littérateurs d'alors, l'auteur de la comédie satirique *Les Philosophes*, ce Palissot qui ne fut jamais académicien, mais qui mourut bibliothécaire de la Mazarine... Dans le salon de Palissot, Méneval rencontrait Chénier (Marie-Joseph), Lebrun, Legouvé, Talma, M<sup>lle</sup> Contat et l'architecte Antoine « qui avait pris pour une vocation décidée, sa passion du théâtre ». Son ami Lekain avait de toutes ses forces combattu cette théâtromanie, et l'avait empêché d'abandonner l'architecture pour une carrière aussi incertaine que précaire, M. Antoine lui en savait gré, tout en ne pouvant s'empêcher de regretter le rôle de *don Sanche d'Aragon* (de Corneille) dans lequel il voulait débiter au Théâtre-Français. Les débuts de M<sup>lle</sup> Bourgoïn étaient l'objet de sa sollicitude et il comptait sur la protection de Palissot pour son élève favorite, alors âgée de seize ans, « très jolie, étourdie et piquante, avec des manières ingénues ». M<sup>lle</sup> Bourgoïn venait presque tous les soirs avec Antoine répéter, devant Palissot, les rôles qu'elle avait choisis (*Mémoires pour servir à l'Histoire de Napoléon*. E. Dantu, édit. 1894.)

L'Italie est justement fière de ses médaillistes; la France ne l'est pas moins des siens, les Guillaume Dupré, les Jean Varin et leurs successeurs, chaîne sans fin qui tantôt se détend et tantôt se resserre, mais sans rompre jamais. Bien avant le XVII<sup>e</sup>, on *collectionnait* chez nous. Le duc Jean de Berry, frère de Charles V, faisait rechercher, à Rome, les effigies des empereurs, et c'est en étudiant leurs physionomies qu'il apprenait l'histoire. Le legs de Gaston d'Orléans à son royal neveu date de 1660. « Comme s'il eût reconnu, dans ces médailles, le seul

moyen de forcer la loi de l'universelle destruction, Louis XIV résolut de constituer par une série de pièces commémoratives l'histoire métallique de son règne (1). » Et c'est ainsi que, sous le nom de *Petite Académie* et plus tard d'*Académie des Inscriptions*, Colbert s'empressa de réunir le Conseil consultatif sur toutes les choses « qui regardent les bâtiments et où il peut entrer de l'esprit et de l'érudition ». Racine et Boileau faisaient partie du Conseil.

Industrie d'État, la gravure allait perdre quelque peu de sa personnalité, l'art devenant un métier et l'effigie une formule. Entre les innombrables portraits de Louis XIV à ses différents âges et la cire modelée par Benoist — le fameux médaillon de Versailles, — quel est le rapport ? où est la vérité ? Une réaction toutefois au XVIII<sup>e</sup> : l'imagerie officielle cherche dans la figure, un peu moins d'idéal et plus de caractère, et dans le décor, moins de mythologie et plus de réalité. Pour preuve : la médaille commémorative du monument d'Antoine, datée de 1770, pose de la première pierre : au droit, un magistral portrait de Louis XV ; au revers, l'étonnante perspective de la façade sur le quai. Cette médaille est signée C.-N. Roëttiers, quatrième et dernier représentant d'une famille de graveurs ayant travaillé pendant près d'un siècle dans la maison.

Depuis Guillaume Dupré et Jean Varin, quinze ou vingt maîtres-graveurs se sont succédé à la Monnaie jusqu'à l'éminent confrère que nous venons de perdre.

---

(1) J. Babelon, *la Médaille et les Médailleurs*, Fayot, édit.

Auguste Patey était fils d'un tailleur de pierre, modeste ouvrier qui, par son intelligence, devint le praticien et presque le collaborateur des grands chefs de la sculpture d'alors. Quelle fête pour l'enfant quand il lui était permis d'accompagner son père dans ces ateliers, devant ces figures qui semblaient s'animer sous ses yeux, et quelle émotion, le jour où Chapu lui demanda si, lui aussi, voulait être sculpteur ! Maître dont les élèves conservent un souvenir touchant, respectueux de leur rêve, soucieux de leur destinée, Chapu avait l'art de professer librement sa foi esthétique sans jamais l'imposer. Son exemple toutefois ne devenait-il pas un enseignement, et ne retrouverait-on pas, quelques années plus tard, chez le maître-médailleur, la souplesse élégante du maître sculpteur ?

Soit caprice du sort, soit atavisme, comme le père avait fouillé le marbre, le fils voulut travailler l'acier. Notre futur confrère se présente un jour chez Chaplain, sollicitant de lui l'initiation technique. On peut juger de ses dons et de sa précoce expérience par sa copie de la *Monnaie de Syracuse*, alors qu'il montait en loge pour le concours de Rome. Second prix en 1875, Grand prix en 1881 ses envois sont remarquables : le *Faune à la Chèvre*, le *Guerrier attachant sa sandale* (d'après le bas-relief du Parthénon).

« Quand auront disparu nos livres, nos tableaux, nos monuments, que restera-t-il de notre époque si riche en découvertes scientifiques et en progrès matériels, si ce n'est quelques morceaux de bronze, témoignant du passé (1) ? » Quelle âme mieux préparée à l'emprise du

---

(1) G. Chastenet de Castaing, sénateur, rapporteur du budget.

passé que celle d'un sculpteur sur métal? Toute l'œuvre de Patey ne s'inspire-t-elle pas de son séjour dans la Ville éternelle?

Pour les prix de Rome, le retour à Paris c'est la grande émotion, le commencement de la bataille : lutte pour la vie, lutte pour le nom. Etre ou ne pas être... Une nature aussi droite, aussi forte de sa simplicité ne pouvait connaître le doute. Tel les maîtres d'autrefois, il se met au travail sans autre souci que ce travail, et tout naturellement le succès, les récompenses, les honneurs lui viennent, sans même qu'il ait conscience de les mériter.

Il n'a pas d'âge, cet art de la médaille, celui de Patey en particulier, mélange de force et de grâce. Comparez ces deux médailles de Pasteur et de Chantilly : le torse d'*Hercule* brandissant sa massue, arc-bouté sur le monstre et cette vision de l'*Espérance attendant l'exilé*... A côté de ces portraits si réalistes de *Roty*, de *Barye*, de *Georges Perrot*, les symboliques et poétiques figures de la *Peinture*, de la *Sculpture*, de l'*Épargne*..., élégance, noblesse du mouvement, pureté de la ligne, beauté de la forme, beauté de tous les temps. Quant à ses fonds de tableau, au choix du décor, jamais de remplissage, de transposition des valeurs, d'éléments étrangers à l'essence même de ce tableau qui est le Bronze (1).

En plus de ses médailles, l'œuvre de Patey comprend des bas-reliefs, des bustes et, dans le cimetière du Mée, près de Melun, une émouvante statue d'enfant, la fille

---

(1) Choisir des fleurs pour décorer une plaque de métal c'est pour nous, musiciens, transposer l'orchestre sur un orgue mécanique.

de son cher confrère Roty, comme lui gloire de notre École.

Il avait été nommé graveur de la Monnaie, le 22 août 1896. C'est donc tout près de nous, dans le recueillement de cette Thébaïde en plein Paris, dans le silence de ces vastes cours, de ces hauts étages, qu'il a signé la plus grande partie de son œuvre. Il y vivait en philosophe; vie de famille, d'affection, d'amitié : sa femme, musicienne distinguée, quelques parents, des amis d'enfance comme Dampy, des camarades de Rome comme Pierné, Debussy, Deglane, des confrères, des collègues, ses modèles, ses élèves...

Le respectueux hommage que rendaient à sa mémoire les disciples de Chapu, ceux-ci le rendent à celle de Patey, à sa clairvoyance, à son libéralisme : « Il nous corrigeait non pas d'après lui, mais d'après nous. » Ainsi s'exprimait tout dernièrement l'un d'eux, son successeur à la Monnaie.

Membre de l'Institut en 1913, personne ne prit jamais part plus vive aux devoirs de l'Académie. Quel ne fut pas mon étonnement, un jour qu'après de vaines recherches dans nos procès-verbaux, et en désespoir de cause, j'allai frapper à sa porte. Il s'agissait d'un fait et d'une date intéressant nos archives, et qui pouvaient l'avoir personnellement intéressé. C'était ce matin de mars 1918, où commencèrent à pleuvoir sur Paris les obus de la Bertha. Pendant que de sa fenêtre j'interrogeais le ciel, Patey feuilletant un paquet de notes soigneusement classées : « Voici le fait, voici la date » me dit-il après deux minutes de recherches, et devant ma surprise :

« Oui, ce sont mes procès-verbaux à moi; à l'issue de la séance, j'en résume l'essentiel; vous voyez que cela peut servir. »

Je ne crois pas que depuis 1795, fondation de l'Institut, pareil exemple soit à citer.

Une visite au Musée du quai de Conti c'est une excursion dans l'Histoire. Si la grise couleur d'une façade que n'effleure jamais le soleil prête à la mélancolie, quel enchantement sous le portique, devant cette cour, au pied de cet escalier, chef-d'œuvre de proportions, de simplicité, de grandeur, exemple le plus caractéristique peut-être de l'architecture du XVIII<sup>e</sup>.

Dans l'étroit vestibule qui précède la grande salle, à titre de curiosité, les deux Balanciers de Louis XIV et de Napoléon (1).

Jusqu'à Henri II les monnayeurs ne connaissaient que la frappe au marteau, laquelle ne permettait pas plus l'égalité du poids que l'identité de la forme. Avisé par son ambassadeur à Augsbourg qu'un orfèvre du pays, Marc Schwab, venait d'inventer un appareil répondant précisément à ces nécessités de poids et de forme, Henri II fit secrètement acheter l'invention, et ses émissaires revinrent d'Augsbourg avec l'appareil et les ouvriers capables de le mettre en mouvement. Combien

---

(1) Actionné par la vapeur, le Balancier actuel, qui date de 1897, possède une force d'empreinte correspondant à un poids de 4 à 500000 kilogrammes (Mazerolle : *La Monnaie, les Bâtimens, les Ateliers, le Musée*. H. Laurens édit).

fallut-il de temps pour le monter, en éprouver les avantages et l'imposer à une routine de plusieurs siècles, on le devine. Sous Louis XIII seulement, vers 1645, la machine remplaça définitivement le marteau, et Jean Varin fut nommé Directeur du nouveau service, Graveur général des monnaies et Contrôleur des effigies.

Ce sont les vieux canons de l'Arsenal qui fournirent le bronze du Balancier de Louis XIV; quant à celui de 1805, glorieuse en est la provenance, et c'est l'un des deux acteurs de la scène, le ministre des Finances, Gaudin lui-même, le futur duc de Gaëte qui nous la raconte :

« Les bulletins de l'armée qui donnaient l'état des prises énormes d'artillerie à Austerlitz, me firent naître l'idée de revendiquer une partie de ces dépouilles. Je n'eus donc, au retour de l'Empereur, rien de plus pressé que de le prier de m'abandonner une vingtaine de canons. « Vingt canons! Est-ce que vous auriez l'intention de me faire la guerre? — Oh! assurément non, la partie ne serait pas égale; je voudrais seulement généraliser l'usage du nouveau Balancier qui nous réussit si bien ici, et dont Votre Majesté connaît les avantages. Il est, comme Elle le sait, tout de cuivre, et mon budget n'est pas assez fort pour supporter cette dépense. Toute difficulté disparaîtrait si Votre Majesté voulait bien accueillir ma prière. — Vingt canons! vingt canons, mais c'est beaucoup! — J'estime qu'il ne m'en faut pas moins. Mon projet est d'appeler mes nouveaux Balanciers des *Austerlitz* et de les ceindre d'un collier sur lequel on lira : *Cuivre pris à Austerlitz sur l'ennemi*. — Alors, dit l'Empereur, du ton le plus aimable, c'est par la vanité que vous me prenez... eh bien,

vous aurez vos canons », et se tournant vers le maréchal Berthier, ministre de la Guerre, il lui ordonne de mettre à la disposition du ministre des Finances, vingt pièces hors de service.

Par décret du 11 juin 1778, une chaire de Chimie avait été créée à la Monnaie « pour connaître des qualités et quantités du métal contenu dans les minerais ». Un autre décret, celui-ci du 19 mars 1783, y avait installé une École des Mines — c'est dans la grande salle du Musée actuel que se faisaient les cours. Le professeur que représente une curieuse gravure du temps, est-ce l'inspecteur général des monnaies et médailles, Condorcet..... est-ce le chimiste Balthazar Sage, la gravure ne le dit pas. Mais ce que disent les archives, c'est en conséquence de cette installation, le triste sort d'une quantité de tentures et tapisseries lamées d'or et d'argent, jusqu'alors précieusement conservées au Garde-meuble. Il s'agissait de trouver les fonds nécessaires à l'aménagement des collections, et le contrôleur des Finances, Calonne déclarait que sa caisse était vide. Comment l'idée lui vint-elle? Comment la fit-il partager? Sage signala la valeur de ces tapisseries alors peu appréciées, et comme les marchands n'en offraient guère plus de soixante mille livres, il obtint de les faire brûler, opération qui produisit 440.000 livres au trésor. (Mazerolle).

Condorcet habita la Monnaie de 1775 à 1791. Quant à l'École des Mines, elle ne quitta les bâtiments du quai Conti que trois ans plus tard.

Le 26 avril 1792, David déclarait à la Convention : « Je désire que des médailles soient frappées pour tous les

événements glorieux ou heureux déjà arrivés ou qui arriveront à la République. » On n'avait pas attendu David pour commémorer ces événements. Le symbolisme naïf de la médaille du 14 juillet représente *un pauvre ouvrier qui brise ses chaînes en entendant le canon de la Bastille*. Moins symbolique et plus dramatique celle du 6 octobre : *Entouré d'une populace en armes, le carrosse royal passe lentement au pied de la statue, place Louis XV; du haut de son piédestal, l'altière figure de bronze plane sur la scène; tout au fond, l'élégante colonnade*. Médailles de la *Fédération*, du 10 août, de la *Fête de l'Être Suprême*, allégories de la *Liberté*, de l'*Humanité*, de la *Loi*, effigies de *Bailly*, de *Lepelletier*, de *Marat*, les événements et les personnages de la Révolution ont été et restent commémorés quai Conti, ce qui laisserait croire à une période de particulière prospérité pour la maison; or en ce temps d'assignats, le papier remplaçait le métal, et l'intérêt de la politique primait souvent celui de l'art.

1800! Tout change avec le siècle. Avec le Consulat et l'Empire, c'est l'ordre et l'autorité. De nouveau, en belles pièces d'or et d'argent, on frappe des *écus* et des *louis*. Reprenant la pensée de Louis XIV, Napoléon veut perpétuer les événements du règne. Nous connaissons tous ces bronzes du *Concordat*, du *Code Civil*, de la *Légion d'Honneur*, de la *Banque de France*, de notre *Académie à Rome*, pour ne rappeler que les institutions civiles. Gravées postérieurement à 1815, quelques médailles complètent le tableau : *Retour de l'île d'Elbe*, *A bord du Belle-rouphon*, *l'Empereur à Sainte-Hélène*, *Sa mort...*

Les collections de la Monnaie remontent à la préhistoire de la Gaule, aux *Sous d'or* mérovingiens, aux *Deniers d'argent* carlovingiens; puis à l'époque capétienne, au *Florin* de Philippe VI, au *Franc* de Charles V, aux *Écus* de Louis XI... Près de dix siècles, de Hugues Capet jusqu'à nous, jusqu'au *louis* de Chaplain, à la *Semeuse* de Roty, aux *pièces nickelées* de Patey.

Il ne nous est pas permis d'étudier l'histoire à la façon de cet élégant duc de Berry, lisant Tacite avec le portrait du César sous les yeux. L'iconographie des rois de France est beaucoup moins riche que celle des empereurs romains. Elle ne commence à s'affirmer que, vers la fin du XIV<sup>e</sup>, par ces trois dessins ou peintures du musée du Louvre: Jean le Bon, Charles V, Charles VII (1). Quant aux siècles précédents, quant aux invasions, dévastations, pillages, catastrophes de tout genre qu'a vécues le pays, quant aux actes, aux secours qui l'ont sauvé, rien ne le rappelle à nos yeux. Une date mémorable entre toutes: 1451. Pour la première fois, on songe à perpétuer le souvenir d'une grande joie nationale: Bordeaux venait d'être pris, c'était enfin la paix, la libération du sol après cent ans de guerre..... Un patriote anonyme commande une médaille; mais sur cette médaille aux armes du roi, pas d'effigie, pas de symbole, aucune allusion au fait extraordinaire, cause première de cette grande joie nationale. Rien de la miraculeuse chevauchée de Chinon à Orléans, d'Orléans à Reims (2). Nous

---

(1) La plus ancienne Médaille que possède la Monnaie est celle de Charles VIII, en l'honneur de la conquête de Naples.

(2) Seule l'image de l'empereur pouvait figurer sur les monnaies et

n'avons pas, sur le bronze, le masque de l'héroïne à placer en tête de ceux à qui nous devons l'unité de la patrie. Ni le burin, ni le crayon ne nous ont conservé sa figure terrestre, mais notre XX<sup>e</sup> siècle en la béatifiant, se la représente idéalisée, sous une forme surnaturelle, telle la Vierge casquée du *Cantique des Cantiques*, symbole de la Sagesse :

*Terribilis sicut acies.*

Terrible comme une armée rangée en bataille.

Son épée, c'est celle de la France, celle de Denain, de Fontenoy, de Valmy, de Marengo, d'Iéna, de Friedland, celle qui nous a valu l'Algérie, l'Indochine, le Maroc, l'épée de Foch, de Gallieni, de Fayolle, de Mangin, pour ne parler que des morts. Mais comment, en invoquant ceux qui ne sont plus, ne pas nous incliner ici devant nos confrères Joffre, Pétain, Lyautey, devant Gouraud, des *Inscriptions*, devant Castelnau, des *Beaux-Arts*, notre confrère de chez nous? Comment ne pas saluer de loin et bien bas tous ceux qui veillent sur nos destins, conscients du passé, préparant l'avenir, qui silencieusement travaillent comme ont travaillé leurs aînés, corps et âme au service du pays, n'en parlant jamais, y pensant toujours.

---

médailles romaines. De même, à la Cour de France. Il fallait un événement exceptionnel pour déroger à la règle : l'héroïque défense de Metz, en 1552, mérita cet honneur sans précédent au duc de Guise.